



ARMOIRIES DE LA VILLE DE FURNES

### XIII

FURNES. — SON ANCIENNE GRANDEUR, SA RICHESSE ET SA PUISSANCE  
DISPARUES. — SA POSSESSION.



HANTÉES en mauvais vers latins par les poètes<sup>1</sup>, les prairies, qui constituaient autrefois le *Furner-ambacht*, donnaient à l'ancienne chàtellenie de Furnes une importance considérable et qu'on ne soupçonne certes pas aujourd'hui. C'était encore

au siècle dernier l'un des gouvernements les plus considérables et les plus recherchés de la province. Le magistrat de la ville et de la chàtellenie, qui ne formait qu'un seul et même corps, se composait d'un *lanthouder* ou gouverneur, d'un bourgmestre et de seize échevins, et chacun de ces offices était coté à un chiffre plus élevé, non seulement que les offices correspondants d'Ostende, d'Alost, d'Audenarde et de Nieuport, mais encore que ceux d'Ypres et de Courtrai.

Un document fort intéressant, que j'ai rencontré parmi les manuscrits de la bibliothèque de Bourgogne<sup>2</sup>, ne laisse aucun doute à cet égard. C'est le *Tarif des taux d'offices que son A<sup>e</sup> Ser<sup>te</sup> a trouvé bon de faire pour le renouvellement du magistrat des villes et chàt<sup>ies</sup> payable*

1. Notamment par Jacques Legay :

*Qui tua rura videt vicinis Furna colonis,  
In fortunatis gaudet ocellus agris*

2. Ms. n° 15,290.

chaque année au renouvellement et avant la proclamation d'iceux. Comme cet important tarif n'a jamais été publié, que je sache, et qu'il contient, somme toute, de fort intéressantes révélations, je demande la permission d'en résumer les traits principaux. Nous y voyons que :

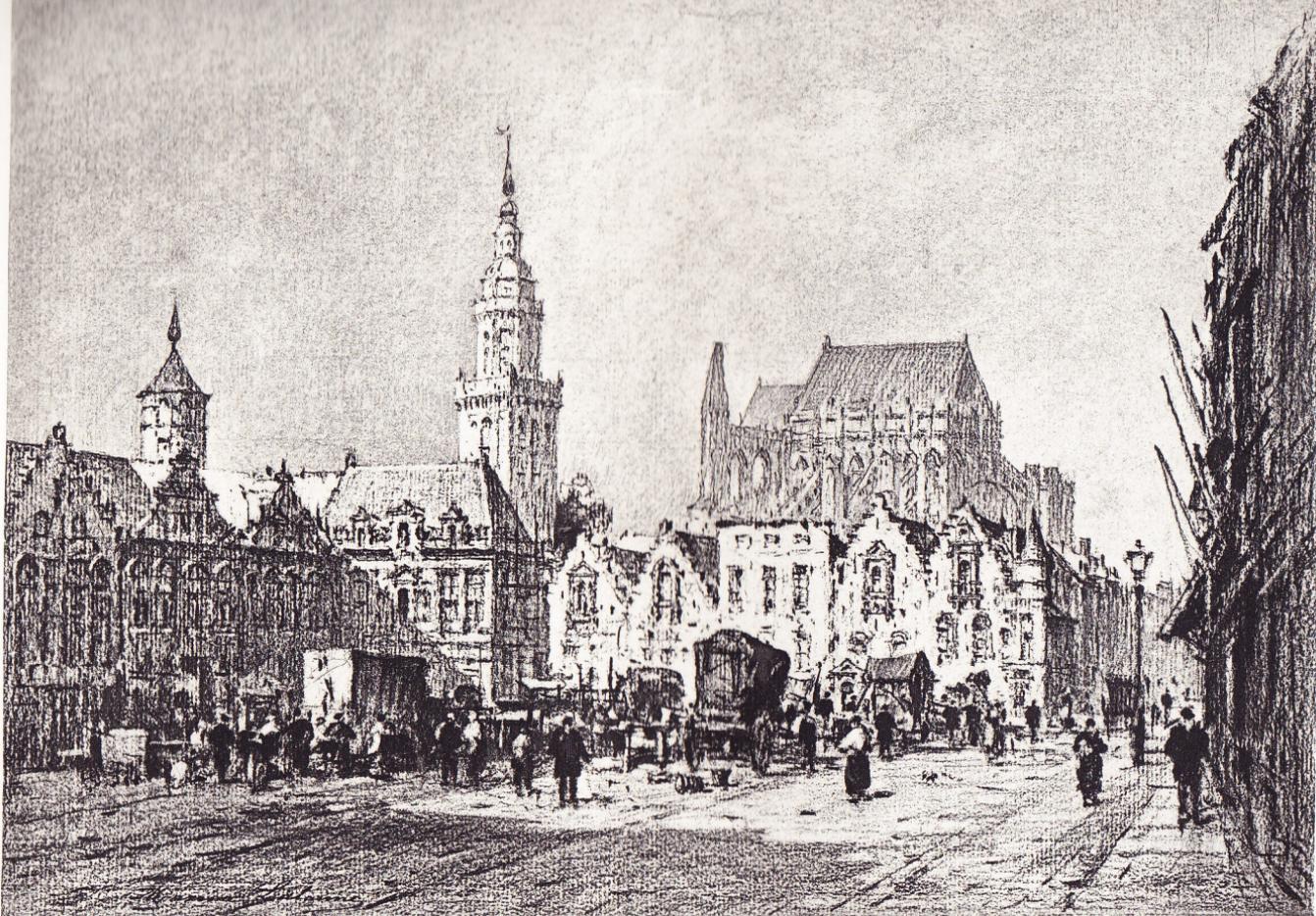
A Gand, le premier échevin payait..	600 fl.	} et que l'ensemble des offices produisait }	1,822 fl.
A Courtrai, le bourgmestre — ..	60 fl.		
A Audenarde, — — ..	70 fl.	—	294 fl.
A Alost, — — ..	50 fl.	—	250 fl.
A Bruges, — — ..	400 fl.	} —	3,128 fl.
Les 4 bourgmestres du Franc — ..	400 fl.		
A Ostende, le bourgmestre — ..	60 fl.	—	350 fl.
A Nieuport, les 2 bourgmest. — ..	50 fl.	—	168 fl.
A Ypres, l'avoué — ..	60 fl.	} —	748 fl.
— le premier échevin — ..	40 fl.		
A Furne, le <i>lanthouder</i> — ..	100 fl.	} —	796 fl.
— le bourgmestre — ..	120 fl.		

Ainsi donc Furnes, avec les « cinquante-deux beaux villages » qui formaient sa châtellenie, venait immédiatement, comme importance, après Bruges et Gand. Qui supposerait aujourd'hui que cette paisible petite cité ait jamais possédé pareil honneur et pareille fortune ?

Un autre fleuron, disparu, lui aussi, de sa couronne murale, et qu'on ne soupçonnerait guère non plus de nos jours, c'est que Furnes constituait, il y a deux siècles, un point stratégique de la plus haute importance.

« Elle sert de frontière à Dunkerque, dit un manuscrit du temps qui ne saurait nous être suspect <sup>1</sup>, et empêche les ennemis de la bombarder par terre, ce qu'ils pourraient faire de manière à ne pas y laisser maison, s'ils n'appréhendaient d'être coupés par Furnes, et défaits en leur retraite en passant le canal de Nieuport. » Et pour rendre sa situation plus formidable, on avait relié notre petite ville d'un côté à Dunkerque et de l'autre à Ypres par une série de canaux et de retran-

1. *Mémoire sur la Flandre flamingante, dressé par ordre de Louis XIV, à la demande du duc de Bourgogne.* (Ms. n° 17,281, à la Bibliothèque royale de Bruxelles.)



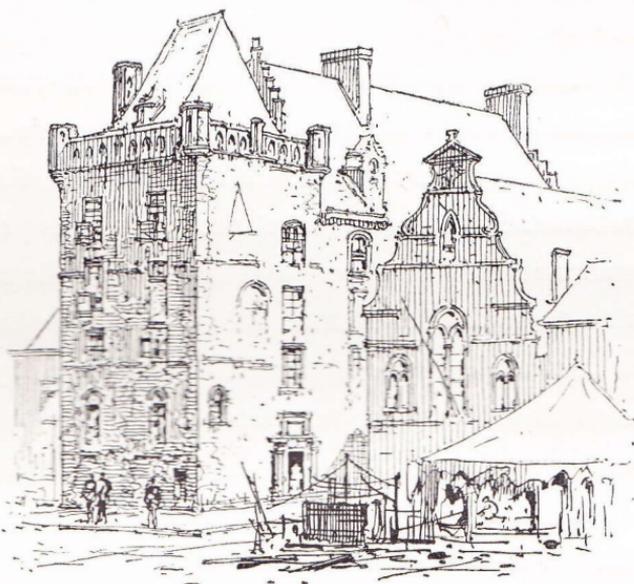
Heliog. Dujardin.

FURNES  
La grande place.

Imp. Eudes.

chements qui formaient « depuis la Lys jusqu'à la mer, une frontière aussi difficile à pénétrer que facile à défendre ».

L'origine de ces travaux d'art, perfectionnés par Vauban, remontait, du reste, à une époque très lointaine, puisque Sanderus, déjà de son temps, n'hésitait point à appeler Furnes « *pulchrum et antiquum oppidum* », épithète doublement méritée, car le nom de la vaillante cité



FURNES : MAISON DES ESPAGNOLS

apparaît, dès le début, dans l'histoire guerrière et dans l'histoire religieuse des Flandres.

C'est en effet en plein ix<sup>e</sup> siècle, en 870, qu'elle fut dotée de sa première église, sanctuaire primitif, dédié à sainte Walburge par ce personnage presque légendaire, Baudouin, comte de Flandre, surnommé « Bras de Fer », soit, comme dit le chroniqueur Jacques Marchant<sup>1</sup>, à cause de la virilité de son bras, soit parce qu'on ne le vit jamais sans qu'il fût cuirassé et armé de toutes pièces.

En 1297, Furnes subit son premier siège ; Robert d'Artois, vainqueur de Gui de Dampierre, s'en empara, ses troupes la pillèrent,

1. Jac. Marchantus, *De Rebus Flandriæ*.

et son importance était déjà telle en ce temps, que deux mille maisons furent brûlées en deux jours <sup>1</sup>. Assiégée de nouveau et reprise à diverses époques, elle se vit entourée de murailles « par le commandement de Philippe le Hardy; ses fossez furent eslargiz » et en différentes fois elle fut « si brillamment rebastie », qu'elle se vit désignée pour servir de « retraicte à Louis XI, roy de France, lorsqu'estant Dauphin et fuyant pour éviter la cholère de son père, il fut entretenu par le bon duc Philippe <sup>2</sup> ».

L'aspect de la Furnes actuelle ne dément pas du reste ces antiques et brillants souvenirs. De nos jours, c'est presque une solitude, mais une solitude qui ne manque ni de distinction, ni d'élégance, ni même de grandeur. Des rues larges et spacieuses nous prennent aux anciens remparts et nous conduisent tout droit à une belle place rectangulaire, ancien *forum* de la vaillante cité, et l'une des places les plus archaïques et les plus pittoresques qui soient dans tout le pays flamand. Les maisons qui la bordent ont presque toutes conservé leurs antiques façades. Leurs toits pointus, leurs pinacles et leurs pignons échancrent joyeusement la coupole céleste, et servent de base au clocher de Saint-Nicolas, au beffroi de la ville et à la masse imposante de Sainte-Walburge, qui semble vouloir escalader les nuages.

A trois des angles de cette curieuse place s'élèvent d'austères monuments ou de coquets édifices, qui rappellent les splendeurs d'autrefois. C'est d'abord, par ordre de dates, une espèce de château fort à quatre étages, en maçonnerie rugueuse, d'un aspect sombre, sévère, rébarbatif, percé de deux files de longues fenêtres et flanqué à son sommet de tourelles octogones, jadis corps de garde espagnol, et qui a conservé la mine rude et renfrognée des hôtes qu'il abritait.

Puis vient, toujours dans le même ordre, l'hôtel de ville situé à l'autre angle de la place, et qui date de 1512. Autant la forteresse qui

1. Ce chiffre, emprunté au *Mémoire* (Ms. 17,281) déjà cité, pourrait bien être un peu forcé; car, d'après une statistique consignée dans ce même manuscrit, la châtellenie de Furnes ne renfermait que 2,961 maisons.

2. Guicciardini.

lui fait vis-à-vis est inhospitalière et farouche, autant le coquet *stadhuis*, avec sa maçonnerie en deux tons, brique et pierre, son double pinacle, ses pilastres et ses attiques, est gai, aimable, affable, élégant. Une sorte d'auvent en bois sculpté, plus jeune d'un siècle et couvert d'armoiries peintes, ajoute encore à l'aspect hospitalier et sans prétentions de cette demeure municipale.

Attenant à cette gracieuse construction et faisant angle avec elle, s'élève le palais de justice, tout en pierre bleue, d'un autre style et d'un autre temps, mais néanmoins bien conçu, bien proportionné et d'un dessin fort avenant. Dire qu'il appartient à la seconde Renaissance, c'est raconter ses colonnes, ses frises, ses pilastres et ses entablements. Mais toute son ornementation est d'un grand goût, correct, sévère, châtié. Les sculptures sont gracieuses, les balustrades élégantes et les fenêtres du toit fort joliment encadrées.

C'est au-dessus de cette construction presque classique que se dresse le beffroi, carré jusqu'à la moitié de sa hauteur, octogone ensuite et couronné par une de ces flèches bulbeuses, accouplement bizarre de courbes et de ressauts, dont les profils incohérents, inattendus et malgré cela élégants, font la joie de l'artiste et l'étonnement des architectes de nos jours.

Enfin, pour compléter cette place si pittoresque, de l'autre côté et à l'autre coin se dresse une lourde bâtisse avec pignons à redans, bâtisse plus bizarre qu'élégante, et dont le premier étage massif et pesant repose sur de frêles arcades cintrées, portées par de maigres colonnettes. Une date, 1636, apparaît sur la façade de ce curieux édifice, qui dut jadis, à ce que j'imagine, servir de bourse. Aujourd'hui, sa grande « loge » abandonnée ne dépare pas cette place vide et déserte, où l'herbe, sur plus d'un point, ne se gêne guère pour encadrer les pavés.

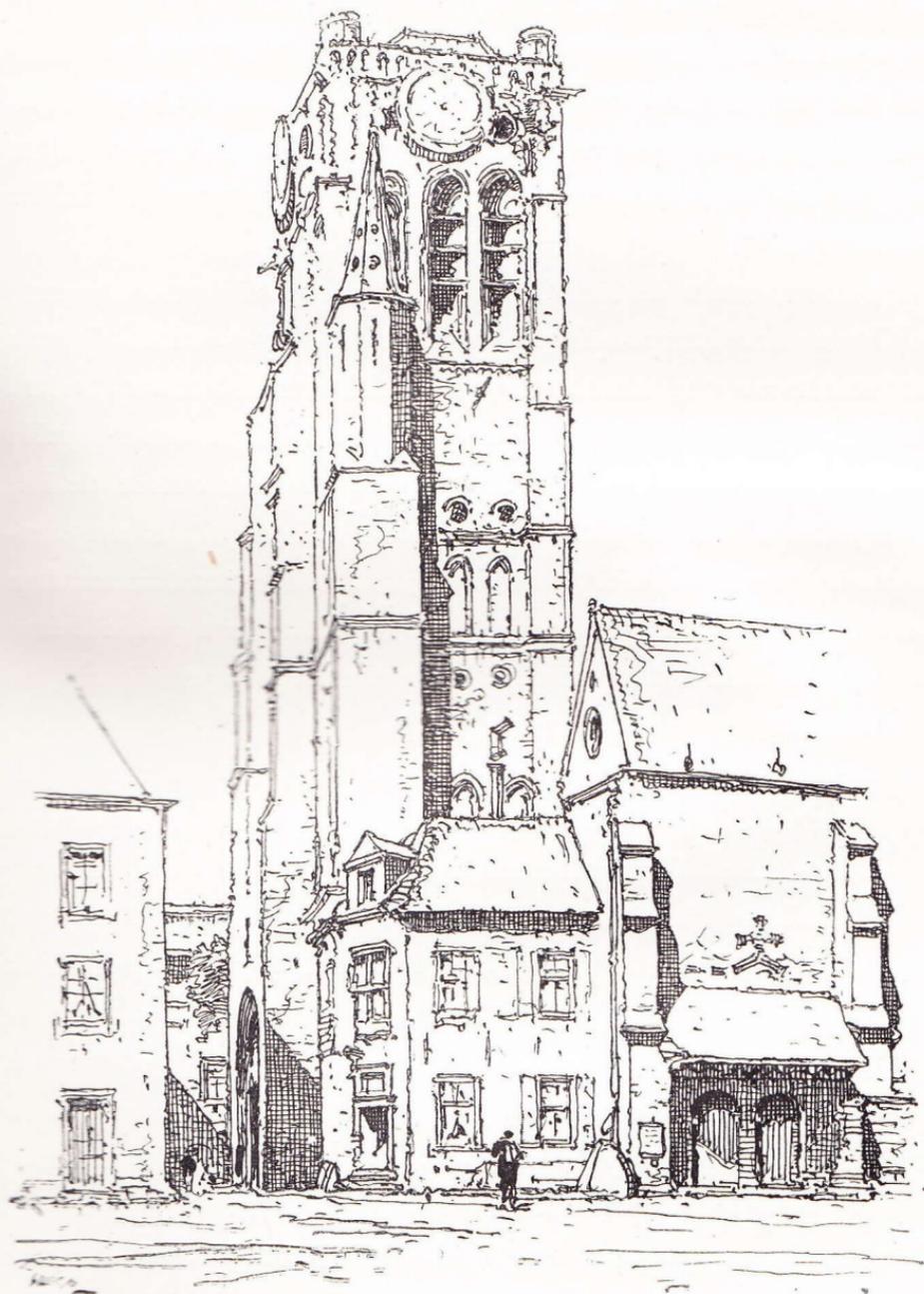
Pour compléter la description de cette place, je devrais vous parler des maisons qui la bordent; mais s'il me fallait vous entretenir de toutes les jolies demeures qu'on rencontre dans Furnes, nous n'en finirions pas. Rien que sur ce *forum* il s'en trouve plus d'une ravis-

sante, et dix qui vaudraient la peine d'être citées. Sans compter qu'à courir la ville, on se heurte à tout instant à quelque porte massive, à quelque tourelle gracieuse ou encore à quelque fragment précieux d'architecture, réminiscence du vieux temps, qui fait faire à l'esprit de mélancoliques retours vers la grandeur disparue.

Malheureusement, il faut nous borner aux monuments publics, aux églises, à la tour et au porche de Saint-Nicolas, vieux sanctuaire entouré de maisons lépreuses, avec ses murs noircis par la patine des ans, et les colonnes de ses portails enfoncées dans le sol, comme pour mieux se cramponner à la terre; ou bien encore au chœur gigantesque de Sainte-Walburge, dont les proportions majestueuses, conçues dans le style ogival primaire, élégantes, sveltes, hardies, composeraient assurément l'un des plus beaux monuments de la Belgique, s'il ne manquait les transepts et la nef, c'est-à-dire juste ce qu'il faut pour faire une église; car il semble que ce soit le propre des monuments religieux de Furnes d'être inachevés ou mutilés. Ne cherchez pas, en effet, à franchir le seuil de Saint-Nicolas. A l'intérieur, vos yeux seraient blessés par toute une pacotille d'autels rococo, de grilles baroques et de statues Pompadour aboutissant à une grotesque coupole, qui affecte les allures classiques d'un moule à pâtisserie. Sainte-Walburge n'est guère plus heureuse. A l'exception de ses belles lignes architecturales et des boiseries qui ornent son chevet, il n'y a rien à citer; car mieux vaut passer sous silence deux représentations étranges, avec de grands bonshommes, sculptés d'une façon barbare, peinturlurés de tons criards, grotesquement costumés en ménestrels et en troubadours, et qui, malgré cela, ont la prétention de représenter « Jésus dépouillé de ses vêtements » et la « Mise au tombeau ».

Cette pauvreté des églises de Furnes choque les hommes de goût, mais elle étonne encore bien davantage les historiens et les archéologues. Ceux-ci savent, en effet, que la ville est ancienne, que jadis elle fut riche, et que ses sanctuaires sont demeurés célèbres dans les annales de la dévotion flamande. Bien mieux, de nos jours, Furnes est resté un

lieu de pèlerinage, et tous les ans quantité d'étrangers prennent le



FURNES : CLOCHER DE L'ÉGLISE SAINT-NICOLAS

chemin de la petite cité, pour assister à une procession fameuse, qui a conservé les allures fantaisistes des cérémonies du moyen âge.

Pour découvrir l'origine de cette solennité à la fois pieuse et burlesque, parvenue presque intacte jusqu'à nous, et qui jouit dans tout le pays flamand d'une vogue tout exceptionnelle, il faut remonter jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle. Là, comme toujours, on trouve un miracle. Mais cette fois la légende est confirmée par des chroniques dignes de foi, et l'on peut en tenir compte sans s'exposer à de trop grandes hérésies historiques.

Robert, comte de Flandre, après quatre ans d'absence, revenait de Terre sainte, rapportant un morceau de la vraie croix. Il avait longuement navigué sans encombre sur la Méditerranée et sur l'Océan, quand, à l'approche de sa terre natale, il fut assailli par une effroyable tempête. Les vagues monstrueuses, qui s'élevaient autour de lui, menaçaient à tout instant d'engloutir son frêle esquif, et ses compagnons épouvantés désespéraient de leur salut. Élevant alors son âme vers Dieu, le comte, par une inspiration subite, jura que, s'il était sauvé, il offrirait son morceau de la vraie croix à la première église dont il distinguerait le clocher.

On devine aisément le reste. La tempête se calme comme par enchantement. Le vent s'apaise, la mer devient unie comme un lac, et un rayon de soleil, illuminant la côte de sa chaude clarté, accroche une étincelle au toit couvert de plomb de l'église Sainte-Walburge. Prévenu par ordre du comte, le clergé de l'heureuse église, suivi d'un nombreux cortège, vint dès le lendemain chercher, avec toute la pompe imaginable, la relique miraculeuse si heureusement conservée. Puis les chanoines de Sainte-Walburge, jaloux de perpétuer la mémoire d'un pareil événement, s'érigèrent en confrérie et instituèrent une procession commémorative, qui dès l'abord obtint un énorme succès. Les confrères représentaient à grand spectacle le retour de Robert, et cet épisode historique fut longtemps en possession de réjouir les dévots du pays. Mais il n'est, dit un proverbe, si bonne chose dont on ne se lasse ; et en 1403, soit que cette histoire, vieille de trois cents ans parût manquer d'actualité, soit que le public fût devenu

plus difficile, l'affluence des visiteurs se ralentissant chaque année, on dut, pour réveiller le zèle des fidèles, renouveler l'affiche, c'est-à-dire modifier le programme de la procession.

Dès lors les sociétés de rhétorique, qui jouaient un si grand rôle dans le pays flamingant, et dont nous aurons du reste à reparler tout à l'heure, furent invitées à se joindre au pieux cortège. Elles introduisirent, au cours de la cérémonie, les représentations des « soties » et des « moralités ». Puis la musique se mit de la partie, d'abord les sonneurs de trompe, plus tard un orchestre complet. Enfin, les arbalétriers de Furnes, de Wulpen et de Nieupoort prêtèrent leur concours, et de la sorte on arriva, en 1417, à pouvoir disposer d'un personnel suffisant pour représenter le *Martyre de saint Étienne*, et, en 1422, le *Mystère* complet de la *Passion de Notre-Seigneur*.

De leur côté, une foule de saints prélats, les évêques d'Ypres, les abbés de Saint-Nicolas, d'Eversum et des Dunes se faisaient un devoir de se mêler au cortège, et le public suivit leur exemple, moins attiré cependant par leur présence, que par la haute fantaisie des représentations scéniques, où les acteurs, doucement émus par le vin d'honneur (*presentwyn*) dont ils étaient abreuvés, introduisaient sans scrupules des variantes assez étranges. C'est ainsi que chaque année on inaugurerait quelque nouveauté curieuse, le *Reuze* ou *Géant* d'abord, chargé de personnifier Goliath; puis les Sibylles, figurées par une douzaine de jolies filles, et enfin différents chars initiant les spectateurs à tous les mystères infernaux<sup>1</sup>.

Rien, on le voit, n'était négligé pour entretenir et justifier la vogue de la *Veurnsche processie*, et cependant, malgré ces attraits si variés et si goûtés par le bon populaire, cette amusante cérémonie compta de mauvais jours. L'époque de la Réformation lui fut fatale. Pendant plus d'un demi-siècle elle cessa d'avoir lieu, et ce n'est qu'en 1637, quand le tumulte causé dans le pays par le protestantisme se fut

1. Voir: H. van de Velde, *Geschiedenis der Veurnsche processie et les Anciennes mœurs et coutumes; Histoire de la procession de Furnes* (Bruges, 1855).

complètement apaisé, qu'on essaya de ressusciter cette procession à la fois théâtrale, dévote et burlesque.

Le succès, tout d'abord, ne répondit pas aux efforts de la « sodalité » qui s'était chargée de la remettre en vogue. Pour lui rendre sa célébrité première, il fallait un miracle ou quelque gros sacrilège. Le miracle se faisait attendre, heureusement le sacrilège eut lieu.

Il fut commis par un soldat de la garnison, nommé Mannaert, âgé de 22 ans, et appartenant au régiment Van Boquet. Poussé par la misère, et aussi (à ce qu'il raconta dans la suite) par les mauvais conseils d'un de ses camarades, appelé Mathurin Lejeusne, il se confessa, se présenta à la sainte Table, reçut l'hostie ; mais, au lieu de l'avalier, la cracha dans son mouchoir et la fit rôtir, persuadé qu'avec les cendres de cette hostie il pourrait ouvrir toutes les portes et deviendrait invulnérable.

Pour avoir des idées aussi saugrenues, il fallait que ce pauvre garçon fût plus qu'à moitié fou, et il semble que sa vilaine action comise il le devint tout à fait, car il se mit à courir les rues, dans un costume léger, racontant, à qui voulait l'entendre, le sacrilège épouvantable qu'il venait d'accomplir. Ce bavardage lui coûta cher. Il fut appréhendé, jugé, condamné, exposé le mercredi des Cendres à tous les coins de la ville, avec son malheureux camarade, lequel protestait en vain de son innocence, et tous deux furent ensuite étranglés par la main du bourreau et brûlés.

« Pour supplier Dieu de ne pas venger sur la ville l'injure faite à sa majesté divine <sup>1</sup> », on s'empressa de restituer à la procession son lustre primitif et son ancienne splendeur.

Les chambres de rhétorique prêtèrent de nouveau leur concours. La société *van Zinnen jonc* <sup>2</sup> prit la direction des représentations théâtrales. Le « jeu » de saint Étienne fut rétabli. On recommença à donner la *Passion* avec l'étable de Bethléem, le jardin des Oliviers, la

1. Voir le *Calendrier belge*.

2. Société « Jeune d'esprit ».

trahison de Judas, la scène de Malchus et saint Pierre, la Flagellation et le Crucifiement.

Quelques années plus tard, on compléta le *Mystère* par le « jeu » de la Résurrection, « 't spil vande levende ende doode », dans lequel on introduisit même des perfectionnements successifs. On substitua en effet aux acteurs masqués, qui dans le principe figuraient les squelettes au moyen de vêtements peints, un squelette mécanique vêtu du manteau royal, avec le crâne ceint d'une couronne. Et, à chaque coin de rue, ce squelette se dressait brusquement, grâce à un ressort adroitement pressé par un des confrères <sup>1</sup> qui portaient le cercueil. Joignez à cela le *Martyre de saint Sébastien*, la *Légende de sainte Godelive*, et vous aurez la partie sérieuse du programme.

Ces farces lugubres étant spécialement destinées aux esprits moroses et chagrins, on eut soin d'en adjoindre d'autres moins sévères pour les caractères enjoués et plaisants. A ceux-là, on destina plus particulièrement la représentation du *Géant* escorté par la foule des gamins chantant le refrain déjà célèbre :

Moed'r ontsteekt het best bier.

De Reuze is hier! <sup>2</sup>

Pour eux, on eut également le *Triomphe de l'empereur Constantin*; mais on eut surtout la *Tentation de saint Antoine*.

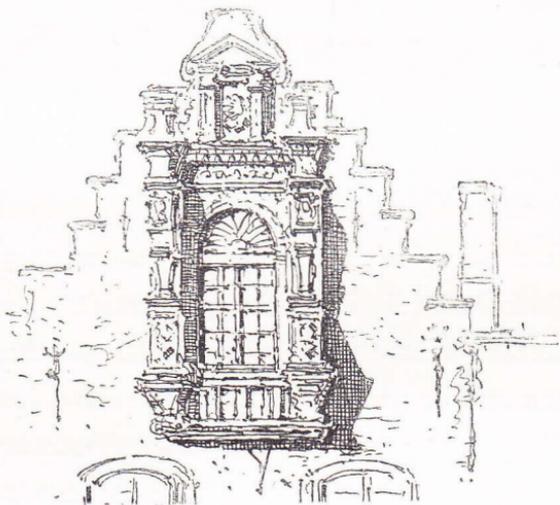
C'était généralement la *Tentation* qui fermait la marche. Le saint avait son rocher, sa croix, son cochon, sa cellule, sa chapelle et sa clochette, le tout monté sur un théâtre traîné par des chiens. Une légion de diables masqués entouraient le char, faisant toutes sortes de niches au saint homme, et parfois oubliant Antoine et son compagnon, pour tourmenter les curieux et les badauds qui leur faisaient cortège. Enfin, pour compléter le spectacle, mêlez à toutes ces représentations un millier de pèlerins déguenillés, le visage caché, « encagoulés », vêtus

1. La machine s'étant détachée en 1822 a été remplacée depuis ce temps par un cercueil vide que portent quatre pénitents.

2. « Mère, préparez la meilleure bière. Voici le géant. »

de la façon la plus hétéroclite, un cierge à la main et marchant les pieds nus, et vous comprendrez pourquoi depuis quatre cents ans Furnes est la seule ville de Flandre qui n'ait pas de *Wette dinsdag*, c'est-à-dire de mardi gras; car toutes ces dévotions étranges n'ont point cessé d'être.

Supprimées en 1793, à la grande contrition des âmes pieuses, elles furent solennellement reprises en 1814, et, pour la plus grande célébrité de Furnes, elles se sont transmises presque intactes jusqu'à nos jours. Il y a deux ans, il nous a été donné d'assister à cette procession singulière, et nous pouvons affirmer qu'elle constitue encore l'un des spectacles les plus curieux et les plus intéressants que l'on puisse contempler.



FURNES

Fenêtre d'une maison de la grande place.

HENRY HAVARD

---

LA

# FLANDRE

A VOL D'OISEAU

---

*ILLUSTRATIONS D'APRÈS NATURE*

PAR

MAXIME LALANNE



PARIS

GEORGES DECAUX, ÉDITEUR

7, RUE DU CROISSANT, 7

1883

Tous droits réservés.